

ANDRÉ SAUVÉ

MONOLOGUES
et détours imprévisibles

PRÉAMBULE

Il regarde un lierre qui cherche obstinément à s'agripper à un mur comme on regarde la mer s'étendre vers l'infini.

Comme un miracle qui s'opère devant nos yeux ébahis.

Il contemple une vache qui broute comme si se déployait, dans ce geste de presque immobilité, la force tranquille du moment présent.

Sa curiosité est sans fin. Sa patience aussi (du moins, sur certains aspects).

Il se questionne sur le sens des choses, mais écoute l'essence de celles-ci.

Il s'émeut devant un oisillon qui est la proie d'une autre race ailée.

Il scrute la nature humaine, tentant d'en capturer l'insaisissable.

Il sonde inlassablement la vie en essayant d'en saisir sa fragile et complexe absurdité.

Il travaille ses mots, un à un, les taille, les sculpte, les cisèle, les tissent les uns aux autres, pour se reprendre et en interroger la précision du sens, jusqu'à en trouver la sonorité souhaitée, puis en faire des histoires loufoques, parfois baroques, pour ensuite les porter oralement jusqu'au cœur de ceux et celles qui les accueillent.

Mais avant ces mots dits, il les écrit.

Vous trouverez, dans ces pages, la genèse de chacun de ses numéros.

Ce qui a chatouillé en lui l'inspiration, jusqu'à en devenir une obsession, jusqu'à devoir interpellier les mots justes pour définir ses enquêtes, puis ceux retenus pour exprimer, enfin, sa conquête.

Vous aurez accès à ce qui le turlupine, à ce qui allume son intérêt enfiévré et à ce qui l'incite, puis le contraint, à devoir irrémédiablement en témoigner devant des publics séduits.

Les mots appelés, puis choisis, pour révéler l'innommé, l'intangibile, c'est un travail d'orfèvre qu'il exécute pour ouvra-
ger la phrase précise.

Puis, après avoir trouvé, il se tait.

Il fait silence afin de mieux entendre le cœur du monde battre.

Avec ces mots, les siens, c'est à un regard, son regard, sur un
monde, le monde, auquel il nous convie.

Et puis, peut-être, les mots, c'est ce qui l'a sauvé, André.

PIERRE BERNARD
Directeur artistique et ami



INTRODUCTION

C'est le matin, ce court instant où on émerge du sommeil. Ces quelques secondes où on reprend connaissance et durant lesquelles j'essaie de me remémorer le rêve que j'ai fait. Je sens qu'il est là, juste là, tout proche, à portée de main. Je tente alors, pour le préserver, de maintenir mon état d'endormissement, de le retenir. De faire durer ces précieuses minutes de demi-sommeil pour fixer les images de ce rêve. Mais plus j'essaie de les ramener, plus elles semblent me glisser entre les doigts. Si vivantes et si claires durant le sommeil, ces images s'évaporent à mesure que je tente de les rattraper. La volonté même de les saisir semble être ce qui les éloigne.

Cette minutieuse tentative de capture, que nous avons tous vécue, n'est pourtant pas si éloignée de ce qui se produit régulièrement dans le quotidien, lors de nos périodes soi-disant d'éveil. Combien de fois, après avoir roulé une bonne heure en voiture pour rentrer chez moi, ai-je réalisé, au moment d'arrêter le moteur devant ma porte, n'avoir aucunement conscience d'avoir fait la route ? Je sais avec certitude avoir pris la bonne sortie, fait tous les arrêts, freiné aux feux rouges, avancé aux verts, mis le clignotant, effectué les virages, mais mon esprit, lui, a emprunté un tout autre chemin. La sensation ressentie est semblable à celle vécue lorsque ma tête était encore posée sur l'oreiller : l'impression d'avoir été le protagoniste d'un récit qui m'échappe.

Il semble y avoir, sous la vie de tous les jours, une autre existence qui se joue. Une suite ininterrompue de pensées, si collées à nous, si emmêlées à ce que nous sommes, qu'elles sont comme un bruit de fond dont nous ne percevons plus la présence. Il y a, sous ce prétendu état de veille, toute une activité qui suit son cours, un cafouillis de sentiments, d'émotions, d'aspirations, de raisonnements, bref

une animation constante qui, en sourdine, accompagne la vie de tous les jours.

Écrire, pour moi, c'est prêter l'oreille à ce discours sous-jacent, à cette voix hors champ. À cette narration incessante dont la capture, tout comme pour le rêve, me glisse entre les doigts quand je m'y attarde. Quand je marche, quand je suis à l'épicerie, quand je fais le ménage, quand je me rends à un rendez-vous, les phrases s'alignent avec une telle fluidité que rien ne semble avoir besoin d'être retouché. Mais dès que je m'assois devant le clavier et que je tente de les retenir, tout s'évapore et je ne sais plus.

Écrire, pour moi, c'est remonter ce fil. Mettre des mots sur ce discours que la proximité a rendu inaudible, ramener en surface ce que l'habitude a enseveli. C'est aller à cette chasse en mettant dans mes bagages non pas des jumelles, mais une loupe. Écrire, c'est des amoncellements de petits papiers et de notes qui tentent, à coups de ratures et de retouches, de tracer les contours de ces pensées qu'une presbytie a rendus flous.

Si tant d'heures sont investies à vouloir capter ces « choses » en moi, c'est dans le but de leur donner un sens, une signification. Trouver une définition à ce que je ressens, à ce que je pense, à ce qui m'obsède, me préoccupe. Prendre ce théâtre qui se joue en moi, l'amener devant, à la vue des autres, afin qu'il trouve écho, qu'on se reconnaisse, pour ne pas que je me sente seul. En fait, si j'écris, ce n'est que pour entendre ces deux petits mots : « Moi aussi. »



À l'autre extrémité de cet exercice solitaire, à l'autre pôle de ce travail dans l'ombre, il y a la scène. Cette scène avec laquelle j'ai toujours entretenu un rapport ambivalent.

Je me souviens, tout jeune, des présentations que l'on faisait devant les parents durant l'année scolaire. Pour chaque séance, il fallait un maître de cérémonie qui, en plus de présenter son numéro, allait prononcer un mot de bienvenue, expliquer le déroulement de l'événement et présenter les camarades à tour de rôle. Infailliblement, j'étais choisi pour jouer ce rôle d'animateur. Chaque fois que j'apprenais cette nomination, ma réaction était toujours la même : « Pourquoi moi ? » Cette désignation qui aurait pu, ou dû, être prise pour une marque d'estime était chaque fois reçue comme un mauvais sort. On devait voir en moi les qualités requises pour occuper cette fonction, mais j'étais paralysé par la terreur d'aller me mettre en avant. L'idée de m'exposer aux yeux des gens et d'attirer sur moi toute l'attention me mettait dans un tel état de malaise qu'elle me portait à croire qu'il y avait erreur sur la personne.

À cette conviction de méprise s'ajoutait, au fur et à mesure qu'approchait l'événement, un sentiment, une sensation nouvelle et persistante : l'angoisse. J'avais l'impression de perdre en moi toute référence, de me sentir dépossédé de ce que j'étais. Comme si l'André que je connaissais n'était plus disponible et faisait place à un autre qui, lui, m'était étranger.

Tout me semblait devenir anormal, à commencer par l'étrangeté de me rendre à l'école le soir, de traverser les corridors et les rangées de casiers habituellement animés d'agitation et de les voir là d'un calme étrange, bizarre, presque menaçant. Puis la classe, ce local généralement inondé par la lumière du jour, et qui, là, ne l'était que par les néons du plafond. Ce changement de luminosité donnait à ce lieu pourtant connu un air tout autre. Les pupitres déplacés à l'arrière, les chaises disposées en demi-cercle... Toutes ces places convergeaient vers un seul point, vers cet espace dégagé, là, devant : un endroit dépouillé où était placé un petit podium sur lequel j'allais bientôt devoir monter.

Puis, les parents arrivaient. L'abstrait, brutalement, devenait concret. Des personnes trop réelles, trop vraies, trop là. Des gens qui parlaient nonchalamment, de façon détendue, désinvolte. Me sentant privé de cette aisance, je pouvais presque leur en vouloir d'être aussi légers. L'heure venue, la maîtresse se levait pour aller leur adresser quelques mots. Ma bouche s'asséchait. Le murmure s'estompait. S'installait le silence. L'étrange silence. Ce fameux moment où l'attention d'un groupe passe de la dispersion à la convergence. L'impression de manquer d'air. Ces regards tournés vers elle, qui allaient bientôt se diriger sur moi. Mon cœur qui battait. Puis, l'enseignante me présentait. J'entendais mon nom. Mon nom qui était beaucoup trop le mien.

En me levant, je sentais mes jambes tremblantes. Mes jambes, comme complices d'un coup monté, me portaient, malgré moi, vers l'avant. Une fois là, je découvrais ma classe sous un nouvel angle. Je percevais dans ma voix des tonalités que je ne lui avais jamais entendues jusqu'ici. Je disais des mots que j'avais cent fois répétés, mais en ayant l'étrange impression de les prononcer pour la première fois...

Puis, parmi toute cette avalanche de perceptions, ce bombardement de sensations brutes qui faisait irruption en moi, survenait une manifestation encore plus déstabilisante, celle qui, parmi toutes, a surgi sans que je m'y attende : les applaudissements.

Très peu de choses me séparent de ce garçon de neuf ou dix ans. Je retrouve, en tout point, chacune des sensations que je ressentais alors quand, encore aujourd'hui, je monte sur scène. Si tous ces tiraillements sont demeurés, il en va de même quant à cette joie innommable qu'est celle d'entendre, à travers les rires et les applaudissements, ces deux petits mots tant espérés : « Moi aussi. »

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE – JUDI RICHARDS ET YVON DESCHAMPS.....	7
PRÉAMBULE – PIERRE BERNARD.....	11
INTRODUCTION.....	15
PREMIER SPECTACLE / ANDRÉ SAUVÉ.....	21
La confusion.....	23
Numéro d'ouverture du spectacle éponyme.....	35
L'épicerie.....	45
Calepins.....	63
DEUXIÈME SPECTACLE / ÊTRE.....	71
Numéro d'ouverture du spectacle <i>Être</i>	73
Les vacances.....	85
La cabane à moineau.....	99
Lettre à D... ..	115
L'attente.....	127
L'enfance.....	137
TROISIÈME SPECTACLE / ÇA.....	147
Numéro d'ouverture du spectacle ÇA.....	149
La « beauté » de la nature.....	163
Parler.....	179
Les aléas.....	193
CONCLUSION.....	217
REMERCIEMENTS.....	221